



HAL
open science

Les rapports américano-vietnamiens de 1956 à 1975 ou les réalités occultées d'une mésalliance

René Dubois

► **To cite this version:**

René Dubois. Les rapports américano-vietnamiens de 1956 à 1975 ou les réalités occultées d'une mésalliance. *Alizés*: Revue angliciste de La Réunion, 1992, Pouvoirs et programme du CAPES, 02-03, pp.117-126. hal-02338441

HAL Id: hal-02338441

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02338441>

Submitted on 30 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les rapports américano-vietnamiens de 1956 à 1975 ou les réalités occultées d'une mésalliance

René DUBOIS
Université de La Réunion

Introduction :

Tout au long de la guerre du Vietnam, l'opinion publique Américaine a fluctué au rythme de l'engagement Américain sur le terrain. Si l'on a déjà beaucoup écrit sur l'état d'esprit, sur les états d'âme des Américains en Amérique à propos du Vietnam, rien ou presque rien n'a été produit à ce jour sur l'attitude des Américains au Vietnam du Sud et la réaction qu'elle a provoqué chez les Vietnamiens. Nous essaierons donc d'analyser les intérêts contradictoires qui ont dominé les rapports Américano-Vietnamiens durant cette période cruciale de la guerre, de 1960 à 1975, et nous nous cantonnerons, du point de vue géographique, au Vietnam du Sud, c'est-à-dire dans cette partie du Vietnam où Américains et Vietnamiens se sont côtoyés pendant près de 20 ans, de 1956 à 1975. Les rapports Américano-Vietnamiens, pour le malheur des deux pays, ont connu davantage de bas que de hauts et ce pour de nombreuses raisons que nous tenterons de cerner sans prétendre pouvoir en donner une explication exhaustive.

Quiconque s'intéresse à ce sujet devra toujours garder en mémoire certaines données de base concernant les deux protagonistes en question ; à savoir d'une part les Etats-Unis dont la croisade anticomuniste, au départ truffée de bonnes intentions et renforcée par une forte dose d'innocence frisant la naïveté, a fini par sombrer dans un naufrage traumatisant mais prévisible ; d'autre part, le Vietnam, petit pays d'Asie aux prises avec les aléas de l'histoire, chez qui le contact avec l'occident a été un véritable cataclysme sur tous les plans, et pour qui la présence Américaine très peu souhaitée et toujours subie, a été finalement perçue tant par le Nord que par le Sud comme un mal nécessaire — une ultime épreuve — qui aura permis l'émergence d'une conscience politique à un niveau national. Loin de présenter un réquisitoire contre l'Amérique dont les intentions au départ, répétons-le, étaient fort acceptables, cette étude se pro-

pose d'étaler au grand jour, sans complaisance aucune, certaines réalités dans les rapports américano-vietnamiens que le grand public ignorait, que les Américains sur le terrain connaissaient mais préféraient occulter le plus souvent, et dont seuls les Vietnamiens avaient cruellement, car pleinement, conscience.

I – Les prémisses erronées de l'Amérique :

a – L'anti-colonialisme

Par conviction anti-colonialiste, les Américains ont été amenés à s'imposer au Vietnam en évinçant les Français sans s'apercevoir qu'un tel geste n'a jamais vraiment convaincu l'opinion vietnamienne, tant au Nord qu'au Sud. Après avoir supporté financièrement les Français contre les communistes, les Américains décident dès 1955 de les lâcher et de se tourner résolument vers les Vietnamiens. L'anti-colonialisme à lui seul ne peut expliquer ce changement d'attitude vis-à-vis de la France : l'Amérique, au lendemain des accords de Genève qu'elle n'a pas signés, va enfin pouvoir donner libre cours à son désir de supplanter la France dans cette partie du monde, chose qu'elle rêvait déjà de faire dès 1945. D'un commun accord avec les hommes qu'elle aura placés à la tête du Vietnam, l'Amérique refusera de procéder aux élections générales prévues par Genève pour 1956, élections qui, de toutes façons, auraient été perdues d'avance. On remarquera que d'entrée de jeu, les Etats-Unis s'étaient en quelque sorte placés en marge de la légalité mais là n'est pas l'essentiel : à aucun moment on n'a demandé l'avis des Vietnamiens. Les Etats-Unis et leurs agents ont tout organisé, tout décidé de leur propre chef, déniaient ainsi aux Vietnamiens toute voix au chapitre. Le premier vrai contrat avec l'Amérique s'est donc traduit par une violation du pouvoir politique dans un premier temps, suivie par la suite par d'autres coups de force plus subtils mais non moins destructeurs qui ont abouti à l'impuissance et à la paralysie totales du Vietnam du Sud. On peut dire qu'au niveau du peuple la présence Américaine a été ressentie comme un prolongement de la présence française, et donc comme une nouvelle forme de colonialisme avec son cortège de corollaires habituels.

b – Carence politique au Vietnam :

L'implantation politique de l'Amérique au Vietnam, il faut le reconnaître, a été facilitée par plusieurs facteurs dont le plus important était le vide politique chronique du pays. Il n'y a rien d'étonnant à cela quand on sait que cette carence politique, créée de toute pièce par les étrangers, a été habilement entretenue par eux : les Français d'abord, puis les Américains, se sont chargés d'éliminer tous les hommes politiques valables du Vietnam qui ne leur étaient

pas favorables. Ceux qui demeuraient en lice n'étaient guère représentatifs des masses Vietnamiennes. Le dernier personnage de marque à subir ce sort fut l'empereur Bao Dai lui-même dont la déposition en 1955 a été facilitée par une intense campagne de diffamation et de dénigrement savamment orchestrée et téléguidée de Washington. On profitera d'un de ses longs et fréquents séjours sur la Riviera française pour écarter définitivement cet empereur trop franco-phile qui, de surcroît, ignorait tout de l'Amérique.

On pourra donc affirmer que le paysage politique du Vietnam — ou plutôt l'absence de paysage politique au Vietnam — en a fait un pays favorable à l'expérimentation politique : les Etats-Unis s'y emploieront de la façon la plus hasardeuse car jamais les politiciens et les militaires n'ont agi de concert au Vietnam. Le Contact avec l'Amérique s'est donc soldé sur le plan politique par une sorte de castration : le véritable pouvoir de décision n'était pas à Saïgon mais bien à Washington. Tous les généraux qui se sont succédés à la tête du Vietnam pendant la période Américaine ont reconnu qu'ils ont dû obtenir l'accord de Washington avant de procéder à un putsch.

c — Le choix des hommes :

Dans cette chasse gardée qu'était le Vietnam Les Américains se sont crus libres d'imposer des hommes de leur choix à la tête du pays. La plus grave erreur de l'Amérique a été d'avoir toujours misé sur le mauvais cheval au mauvais moment. On peut parler d'aveuglement, d'erreur de choix délibérément provoquée aux Etats-Unis mêmes par une poignée d'hommes en poste tant au Sénat que dans l'entourage immédiat du Président : comment expliquer autrement l'éloge dithyrambique de Ngô Dinh Diêm formulée par Eisenhower qui est allé jusqu'à le comparer à un Churchill asiatique ! Il a fallu en effet un véritable désert politique au Vietnam pour que L'Amérique en soit réduite à aller dénicher un homme de paille au fin fond d'un de ses monastères dans le New Jersey où s'était retiré Diêm pendant quatre ans avant d'émerger sur la scène politique du Vietnam. Diêm a dû son ascension politique au soutien actif et inconditionnel de nombreuses personnalités provenant d'horizons très divers : des sénateurs, des universitaires, des syndicalistes, des hommes d'église (le Cardinal Spellman en particulier), et bien entendu, la C.I.A. Par la suite les protégés des Etats-Unis seront presque exclusivement pressentis par la seule C.I.A. dont les agissements étaient tout puissants au Vietnam. On peut dire que face à un tel *sponsorship*, le président lui-même ne pouvait qu'acquiescer. Il n'est même pas certain qu'il ait su grand chose sur tous ces candidats à la magistrature suprême du Vietnam. Il est certain qu'il en savait encore moins sur leurs agissements dès leur installation au pouvoir, tant les informations en provenance du Vietnam et destinées à la Maison Blanche, étaient délibérément dénaturées à la fois par les Vietnamiens et par les Américains stationnés au Vietnam. Concernant le peuple Américain l'avènement de Diêm

sur la scène politique du Vietnam est passé complètement inaperçu pour deux raisons : d'une part le Vietnam était trop loin des préoccupations des Américains dont l'attention, à l'époque, se tournait vers la crise de Suez (Juillet 1956), et d'autre part, l'Amérique profonde, au lendemain de la guerre de Corée, avait hâte d'oublier cet Extrême-Orient où, par deux fois déjà, elle avait dû envoyer mourir tant de ses fils.

II — La légitimité perdue :

a — Le Mandat du Ciel :

Dans toute société confucéenne — et le Vietnam est une Société éminemment confucéenne — le pouvoir est délégué par le Ciel au souverain temporel le plus capable, le plus puissant, mais aussi celui dont la puissance repose sur une large adhésion populaire. En temps de crise le souverain invoque l'aide du Ciel pour protéger son peuple, et, en temps de paix il dédie symboliquement les produits de la terre — c'est-à-dire du peuple — au Ciel. Le souverain temporel sert donc de liaison naturelle, de trait d'union, entre la Terre — le peuple — et les autorités divines.

En tant que mandataires du Ciel les empereurs Chinois et leurs avatars Vietnamiens se considéraient comme uniques détenteurs légitimes du pouvoir temporel, et à ce titre, se devaient de protéger leurs peuples dont ils obtenaient en retour sinon une entière obéissance, du moins une véritable reconnaissance. La notion du devoir était à double sens, ce qui permettait d'assurer la paix sociale dans le pays. La moindre entorse à cet ordre préétabli provoquait un dérèglement immédiat de l'harmonie sociale et de l'équilibre politique, qu'il fallait alors rétablir à tout prix. Le contact avec l'occident allait porter un coup terrible à l'ordre confucéen, et l'on peut dire qu'à partir de 1880, celui-ci, laissé en liberté provisoire par la colonisation française, n'était plus que l'ombre de lui-même.

b — Le pouvoir usurpé :

Le système politique confucéen s'est donc maintenu tant bien que mal jusqu'en 1955 au Vietnam du Sud avec une lueur de ressaisissement lors de l'épisode japonais. Il faut savoir que les Japonais — profondément confucéens eux-mêmes — avaient parfaitement compris la mentalité vietnamienne ; aussi avaient-ils en 1945, à la veille de leur défaite, proposé à Bao Dai de devenir l'empereur d'un Vietnam indépendant, sous leur propre protection. Se méfiant des Japonais, Bao Dai refusa de placer des hommes pro-Japonais à la tête des trois provinces du Vietnam et finalement préféra abdiquer. Il ne reviendra au

pouvoir, en tant que chef de l'état, qu'avec le retour des Français, au lendemain de la guerre, pour y rester jusqu'à sa déposition en 1955.

Jusqu'à cette date le chef de l'état était toujours le mandataire du Ciel, ce qui permit de perpétuer un semblant de cohésion sociale au Vietnam du Sud. Mais bientôt l'Amérique républicaine allait balayer ces vestiges d'un autre temps coupables d'être à la fois non-républicains et pro-français par leurs préférences politiques. Cette victoire sur le Vietnam impérial et la France, reflète l'ambiguïté des rapports qu'entretiennent les Etats-Unis avec les anciennes puissances coloniales qui, malgré tout, étaient leurs alliées. Le désir, à la fois intermittent et récalcitrant, de les aider, a toujours alterné, en Amérique, avec celui, plus grand, de les supplanter dans leurs possessions afin d'y apporter — conformément aux idéaux de la bonne vieille Amérique — justice, démocratie et bonheur.

La prise du pouvoir en 1955 par Ngô Dinh Diêm, un agent de l'Amérique, fut ressentie dans la conscience collective du Vietnam comme un vulgaire putsch fort mal conçu dont l'esprit était profondément coupable, voire criminel, car il consistait à remplacer le fils du Ciel par un valet du fils du Ciel, mascarade politique scandaleuse dans un monde confucéen fortement hiérarchisé. Dépourvu de toute légitimité, Diêm, fils de petit mandarin, ne pouvait en aucune façon prétendre au pouvoir délégué par le Ciel. Ne le sachant que trop, Diêm, jusqu'à sa fin en 1963, cherchera toujours à régner en maître absolu, en mandataire du Ciel.

Cette usurpation du pouvoir sera la première d'une longue série qui ne s'arrêtera qu'avec la victoire des communistes. On a pu dire, et l'avenir le confirmera, que malgré leur répugnance profonde envers le communisme, les Vietnamiens ont senti, dans leur inconscient collectif, cette victoire comme un rétablissement du pouvoir légitime, et ce pour de nombreuses raisons dont la plus importante semble résider dans le fait que ce pouvoir — communiste — doit en principe sa force au peuple lui-même. L'Amérique et ses hommes de paille n'avaient donc aucune chance de gagner la partie dans un combat où le politique et l'éthique étaient aussi inextricablement imbriqués.

c — Le Karma de l'Amérique¹ :

Force est de constater qu'une fois de plus, l'Amérique a délibérément sous-estimé des données du Vietnam non pas seulement par mépris pour celles-ci mais aussi et surtout par une conviction viscérale et naïve à la fois, que les valeurs américaines — qui, au Vietnam, prenaient des allures d'injonctions —

¹. Fruit du passé mais aussi du présent, le karma habite le destin de l'individu, sans toutefois le déterminer dans sa totalité, car ce dernier conserve la possibilité de le modeler pour le meilleur ou pour le pire. Le concept de karma s'applique également aux groupes, aux nations, d'où la notion de karma collectif.

ne peuvent qu'être bénéfiques pour le monde entier et qu'à terme elles finiront par s'imposer à celui-ci.

Sur ce plan on pourra affirmer que, jusqu'à la fin des années 60 il y a eu un consensus national aux Etats-Unis concernant leur politique étrangère, grâce à cette adhésion totale du peuple Américain à cette croyance — voire foi — en l'infailibilité des valeurs Américaines et, par conséquent, du mode de vie américain. Il faut toutefois signaler que, dès 1966, certains sénateurs, comme J. William Fulbright, se sont élevés contre la politique du fait accompli du pouvoir en place, en particulier dans son discours sur "l'arrogance du pouvoir"... mais Fulbright lui-même a reconnu le caractère exceptionnel de sa protestation ainsi que son impuissance à changer l'état des choses.

L'aventure Américaine au Vietnam a toujours ressemblé à une expérience en laboratoire, un exercice dans le champ clos d'une chasse gardée où l'on s'est livré à toutes sortes de manipulations sans jamais s'inquiéter du sort du peuple que l'on était censé protéger ou du moins aider — le plus étonnant étant que l'Amérique, pays hautement civilisé et développé, ait fait si peu de cas du Vietnam du point de vue humain, ait eu si peu d'égard envers une nation qui est elle-même extrêmement civilisée mais qui a le malheur d'être pauvre et donc "négligeable". Du côté Américain on a toujours sous-estimé — voire méprisé — tout ce qui était Vietnam : la culture, la civilisation, les forces et ressources militaires, le pouvoir d'endurance, la résistance au modèle américain.

On se souviendra que l'Amérique, au lendemain de la défaite Japonaise, n'avait nullement cherché à écraser le Japon : l'empereur y fut maintenu et l'identité japonaise entièrement préservée. Mais le Japon avait une dimension stratégique et un avenir économique que le Vietnam n'a jamais possédés. Toutefois, tant de différence dans le comportement américain envers ces deux nations asiatiques laisse perplexe et exige quelque explication. Cette poursuite farouche des objectifs qu'elle s'était fixés au Vietnam, apparaît à nos yeux, dans la vaste symbolique des événements, comme le Karma de l'Amérique dont le destin manifeste devait s'échouer sur les rives du Vietnam. Ce Karma était incontournable car il s'inscrit dans la singularité du tempérament Américain. De ce point de vue on pourra affirmer que les Etats-Unis et le Vietnam ont joué l'un pour l'autre le rôle de catalyseur dans l'épanouissement de leurs Karmas respectifs. En ce qui concerne les Etats-Unis, nous nous concentrerons sur l'analyse de l'une des innombrables composantes de cette vaste notion de Karma, à savoir les caractéristiques du comportement Américain face à l'asiatique, cet inconnu.

III – Le conflit caractériel :

b – Le clash des civilisations² :

Au Vietnam, l'occident et l'orient se sont affrontés surtout au niveau des mentalités et donc des comportements sociaux. Le Vietnamiens façonné par une éducation confucéenne multi-millénaire ainsi que par une religion – en l'occurrence le Bouddhisme dont les principes coexistent harmonieusement avec ceux du Confucianisme – n'a rien de commun avec le G.I. fraîchement débarqué du fin fond des Etats-Unis, si ce n'est le port d'un jeans ou l'usage du coca-cola et des cigarettes américaines. S'il est indéniable que le Vietnamiens quelque peu éduqué, savait beaucoup de choses sur l'Amérique et les Américains, en revanche l'inverse n'était nullement vrai et les G.I.s ignoraient tout, ou presque tout, des traditions et coutumes de ce pays. Ils ne cherchaient pas non plus à les approfondir, se sachant uniquement de passage dans ce pays. Le problème était que les G.I.s aux yeux des Vietnamiens représentaient l'Amérique et toute la civilisation occidentale avec tous ses défauts davantage que ses qualités. Pourquoi ses défauts plutôt que ses qualités ? Parce qu'en Asie tout de qui n'est pas conforme à l'ordre confucéen, est considéré comme en dehors de la norme et constitue une déviance, un comportement répréhensible, peu recommandable et donc à rejeter. Il y aurait eu compromis si les Américains ne s'étaient pas considérés en pays conquis, s'ils avaient mis des gants ; mais c'eût été trop demander. Le malheur a voulu que ce complexe de supériorité Américain ait trouvé en face de lui un complexe de supériorité non moins profondément ancré chez un peuple deux fois millénaire au passé non moins glorieux. L'affrontement des deux complexes était donc inévitable et allait se traduire dans le vécu quotidien des deux communautés par une série de comportements peu honorables, d'un côté comme de l'autre, qui ne pouvaient que mal augurer de l'issue de leur combat commun.

b – Le clash des complexes et ses conséquences :

Comment combattre ensemble en effet si l'on se méprise et n'éprouve aucun respect l'un pour l'autre ? Comment mener à bien un projet établi en commun si dans le vécu quotidien on est en butte de part et d'autre à des vexations de tous genres ? Le clash des complexes se traduit du côté américain par l'adoption d'un langage péjoratif insultant à l'égard des Vietnamiens. De nombreux termes ont été forgés pour désigner les Vietnamiens avec toujours des connotations déshonorantes (Dink, gook, V.C. = stupide, idiot). On ira

². Nos observations dans les paragraphes qui suivent vont dans le sens des analyses et conclusions de Frances Fitzgerald dans son livre : *Fire in the Lake*, paru en 1972

jusqu'à s'approprier des insultes en Vietnamien que l'on aura eu soin d'angliciser (Doo-mourmie). Les G.I.s fréquentent des lieux publics qui leur sont exclusivement réservés et où ne sont acceptées que les call-girls vietnamiennes... et les domestiques bien entendu.

Les Américains ont leurs propres quartiers d'habitation sévèrement gardés par des marines en armes ; des fils de fer barbelés et des sacs de sable. Ils ont leurs propres magasins de ravitaillement — les fameux P.X. dont les produits détournés se retrouvaient sur les trottoirs de Saïgon à des prix imbattables — on vérifiera chez les Américains cette constante qui consiste à consommer américain partout dans le monde, expression d'une véritable méfiance envers les produits autochtones.

Par ailleurs, et contrairement aux Français, les Américains au Vietnam se refuseront dans la grande majorité des cas à contracter des mariages officiels, laissant derrière eux des progénitures et des concubines à jamais flétries et bannies de la société vietnamienne. Il faut enfin signaler cette supériorité qui s'affiche de façon ostentatoire dans les rapports quotidiens avec les locaux, ces indigènes, que l'on ne prend jamais au sérieux, car comment peut-on être non-Américain et sérieux ? Du côté vietnamien on a toujours reproché aux Américains ce comportement qui les a coupés du pays qu'ils étaient censés défendre. On leur reprochera souvent leur vulgarité et leur désinvolture constantes, perçus comme un manque de savoir-vivre, un manque de tact, une agressivité permanente ; mais surtout on leur reprochera leurs moeurs permissives qui ont vicié la société vietnamienne pour longtemps. Enfin, à l'instar des Américains, on utilisera à leur égard un langage non moins insultant que le leur. Tant de rancœur et de mépris vont se conjuguer et provoquer une exclusion réciproque ; on s'aperçoit ainsi que Américains et Vietnamiens ont combattu côte à côte en s'ignorant, dans une alliance contre nature.

Du côté américain le mépris se transforme souvent en arrogance difficilement déguisée, du côté vietnamien il s'exprime par une indifférence totale envers tout ce qui peut arriver de néfaste aux troupes américaines, par une attitude dépourvue de toute gratitude envers l'Amérique là où elle s'attend à des remerciements : l'aide américaine dès 1968, quand bien même elle parvenait au petit peuple, n'était point perçue comme une aide mais comme un dû. D'où un antagonisme croissant entre les deux communautés, une escalade des ressentiments, reflet social de l'escalade militaire, qui amènera l'intelligentsia vietnamienne à s'opposer ouvertement à la présence américaine au Vietnam vers la fin des années 1960.

A l'issue de notre étude, une question s'impose : à supposer qu'ils en aient eu connaissance les Américains aux Etats-Unis auraient-ils approuvé le comportement de leurs compatriotes au Vietnam ? Si au milieu des années 60 la réponse à cette question aurait pu être négative, vers la fin de la décennie elle serait plutôt positive. En effet, le procès en 1970 du lieutenant W. Calley, auteur du massacre de May Lai perpétré en 1968, s'est soldé par une condam-

nation à vingt ans de prison dont trois seulement auront été accomplis. Lors de ce procès, l'opinion publique américaine, alors en pleine opposition à la guerre, s'est retournée et a absout le fils trop zélé. En son âme et conscience l'opinion publique américaine a décrété que la vie de plusieurs centaines de Vietnamiens innocents ne valait pas celle d'un seul G.I. américain, surtout lorsque celui-ci avait agi par "patriotisme". Il est vrai que par-delà les slogans habituels, les manifestations contre la guerre ne visaient guère à soulager les souffrances du peuple vietnamien, mais avant tout à préserver la vie des soldats américains.

Conclusion :

Dans de telles conditions la partie était perdue d'avance et il a fallu que l'Amérique soit à ce point aveuglée pour ne pas s'en apercevoir. Les avertissements et signes avant-coureurs ne manquaient pourtant pas mais les illusions semblent l'avoir emporté sur les réalités quotidiennes telles qu'elles ont été vécues sur le terrain par les Américains. Toute cette analyse vaut pour la majorité des Américains et des Vietnamiens dans leur comportement général et comme toujours on pourra y opposer un certain nombre d'exceptions qui n'en demeurent pas moins des exceptions et n'infirmeront tout ce qui a été dit que sur un plan individuel, limité dans le temps et l'espace. En dépit de ces cas particuliers d'amitié Américano-Vietnamienne, et aussi nombreux soient-ils, force est de constater qu'au lendemain de la guerre du Vietnam, sur le sol même des Etats-Unis, la diaspora Vietnamienne vit en communauté fermée — comme d'ailleurs d'autres communautés d'origine asiatique — et ne cherche pas, tout au moins en ce qui concerne la première génération, à s'assimiler sur le plan social : les Vietnamiens aux Etats-Unis se débrouillent très bien — trop bien parfois, d'où les heurts sporadiques avec les Américains — mais évoluent dans leur propre milieu en essayant de conserver leurs valeurs et traditions.

Cet état de choses, prolongement "naturel" de la guerre du Vietnam, reflète une fois de plus et de façon remarquable le clivage — l'*estrangement* — entre les deux communautés, mettant ainsi en évidence cette navrante mais criante vérité, à savoir l'absence d'atomes crochus entre deux peuples dont les valeurs sont trop éloignées et que l'histoire a rapprochés de façon fortuite, éphémère et brutale.

BIBLIOGRAPHIE

Livres :

- Fitzgerald, Frances, *Fire in the Lake* (New York: Vintage Books, A division of Random House, 1972).
- Schlesinger, Arthur M. Jr, *The Bitter Heritage : Vietnam and American Democracy, 1941-1966* (Boston : Houghton Mifflin Co, 1967).
- Woodside, Alec, *Vietnam and the Chinese Model* (Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1971).
- Nguyen Van Phong, *La Société Vietnamiennne, 1882-1902.* (Paris : P.U.F.)
- Lê Thanh Khôi, *Le Vietnam, histoire et Civilisation* (Paris : éditions de Minuit, 1955).
- Dulong, Claude, *La dernière Pagode* (Paris : Grasset, 1989).

Articles :

- Fulbright, J. William, "The Arrogance of Power", 1966.
- Fitzgerald, Frances, "The Tragedy of Saïgon", *Atlantic Monthly*, December, 1966.

Films :

- *Good Morning Vietnam* (1988) de Barry Levinson.
- *My Lai*, de Michael Bilton et Kevin Sim.
- *Viet-Nam, the ten thousand day War* (1945-1975), *America in Vietnam*, (Series devised by Michael Maclear).